

# Montages savants

## Les savoirs en humanités à l'épreuve de la remédiation numérique

Olivier LAPOINTE (UQÀM), Ingrid MAYEUR (ULiège), François PROVENZANO (ULiège)

### Introduction

La présente contribution s'inscrit dans le cadre des activités du collectif GENACH (« Genèse et actualités des Humanités critiques »), menées principalement au sein de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège.

Ce projet collectif prend pour point de départ la mise en débat actuelle des disciplines rassemblées sous l'étiquette *Humanités*, qui se trouvent notamment questionnées sur les modalités de leur portée sociale. Il vise à répondre à cette interrogation transversale en cherchant à éclairer ce qui peut constituer les savoirs produits par les Humanités en savoirs *critiques*, c'est-à-dire des savoirs qui portent en eux l'exigence de leur utilisation créatrice. L'hypothèse soutenue veut que les Humanités critiques tiennent leur valeur sociale d'un régime singulier d'élaboration, de circulation et d'usage dans lequel elles se sont historiquement constituées, en particulier entre la France et l'Allemagne dans la séquence 1945-1980.

Cette séquence est en effet envisagée par le prisme de l'activité des *revues*, lieux collectifs de production et de circulation des savoirs aux frontières – des traditions nationales et des disciplines, mais aussi des formes d'écriture et de diffusion. Le projet se propose de recenser et de décrire ces lieux, ainsi que les fonctions de transfert qu'ils ont assumées.

Voici déjà un premier lien évident avec les problématiques de la remédiation : nous considérons en effet les revues d'idées comme des médias par lesquels s'élaborent et se diffusent des savoirs. Ces médias sont, comme on le sait, aujourd'hui affectés de mutations profondes, avec la généralisation du support électronique au détriment du support papier, mais aussi avec l'emprise des politiques d'évaluation de la recherche sur le formatage des contenus et l'exigence de leur (hyper-)disciplinarisation. Le média revue tel qu'il a pu être pratiqué par *Les Temps modernes*, *Arguments* ou même *Communications* à ses débuts, semble donc connaître une évidente dévaluation, en même temps que beaucoup des textes et des auteurs qui ont fait vivre ces revues trouvent de nouvelles formes de visibilité et de mise en circulation (par la réédition en volumes, ou encore par la patrimonialisation numérique).

Ainsi, du surinvestissement dont elle a pu faire l'objet dans l'après-guerre – au point d'apparaître comme *le* média par excellence du débat d'idées – jusqu'à sa *démédiation* actuelle au profit d'autres formats, en passant encore par la fonction qu'elle occupe très souvent dans une chaîne de *remédiation* des textes (les textes publiés dans les revues considérées ont des provenances très variées – séminaire universitaire, conférence radiophonique, extrait fictionnel, etc. – et des destins eux-mêmes très variés – de la reprise en monographie, à l'oubli pur et simple), la revue rencontre très directement la question de la transformation des médias, et des effets que ces transformations ont sur les textualités médiées.

Ces questions nous serviront ici d'arrière-plan pour envisager un autre pan du projet GENACH, évidemment solidaire du premier, qui consiste à faire l'expérience d'un format de production et de diffusion des savoirs sur nos objets.

Le projet se veut en effet en prise directe avec les enjeux actuels de l'élaboration et de la diffusion des savoirs en Humanités. Parmi ces enjeux, le plus crucial est sans doute celui de la mise en commun des ressources documentaires. Par *mise en commun*, il ne faut pas entendre

uniquement le fait que ces ressources sont rendues disponibles au plus grand nombre, mais surtout que les conditions mêmes de cette disponibilité sont élaborées et négociées collectivement. Ainsi, notre ambition n'est pas de constituer une base de données en ligne, issue du corpus dépouillé, mais plutôt de proposer une plateforme pérenne, dont la viabilité ne soit pas uniquement liée aux *inputs* scientifiques du projet.

Formulée de la sorte, cette ambition vise à répondre au défaut récurrent des usages (quasiment systématiques depuis les quinze dernières années) du numérique pour la diffusion des résultats d'un projet scientifique, en particulier dans le champ des Humanités : les innombrables bases de données produites échouent à proposer une interface-utilisateur qui permette une véritable appropriation des savoirs construits. On peut en effet constater, dans la grande majorité de ces instruments, que la masse parfois considérable de données rassemblées n'est guère que consultable, c'est-à-dire qu'elle demeure dépendante des hypothèses (et des intérêts) des chercheurs qui l'ont organisée. Autrement dit, l'outil numérique se limite dans ces cas à un usage unique des ressources, qui ne font que transiter par l'interface sans modifier le statut d'objet de savoir qui leur a été conféré par leur archivage documentaire.

En outre, une telle politique de la médiation scientifique n'est pas sans effets sur les subjectivités produites : d'un côté elle opacifie les instances qui sont à la source des opérations de collecte, de catégorisation et de présentation des ressources, d'un autre côté elle rend problématique la communautarisation de ces ressources au-delà des frontières disciplinaires traditionnelles du champ académique concerné. Le seul effet de communauté postulé tient à la valeur patrimoniale des ressources, à leur historicisation documentaire, ce qui réduit considérablement les logiques de questionnement et les usages possibles, par la société civile, le monde associatif, le champ politique, les sphères de la création artistique, etc., mais aussi par les chercheurs eux-mêmes, qui sont en droit d'avoir d'autres préoccupations que le traitement quantitatif ou que l'érudition historique.

À la lumière de ces considérations, le projet de la plateforme GENACH doit se comprendre comme l'articulation de deux dimensions solidaires, qui ont trait à la question de la médiation des savoirs : l'une, positive, qui vise à prendre en charge les jeux de démediation, immédiation, remédiation, dont le corpus des revues d'après-guerre est le lieu ; l'autre, réflexive ou critique, qui vise à éprouver et expérimenter les enjeux et les difficultés d'un travail de remédiation numérique des savoirs. C'est cette seconde dimension qui sera au centre du présent article.

## **1. La base de données vs. le carnet de recherche : auctorialité, objectivité, aspectualité**

Si l'on cherche à dégager les formes désormais les plus culturellement stabilisées, voire prototypiques, de la remédiation numérique des savoirs, on peut sans doute identifier un continuum borné par deux pôles : d'un côté les « carnets de recherche », tel que les héberge un portail comme *Hypothèses.org*, de l'autre les « bases de données » auxquelles nous faisons allusion plus haut<sup>1</sup>. Ces deux pôles apparaissent comme stabilisés dans la mesure où, comme on le voit, ils syncretisent sous une seule étiquette médiatique une série d'opérations et de fonctions complexes et variées, allant de l'archivage à la vulgarisation, en passant par la thésaurisation, la citation ou l'auto-promotion. On retrouverait avec ces formes médiatiques désormais dominantes la situation d'un surinvestissement fonctionnel propre à l'*immédiation*, à savoir la capacité d'un média à donner à son usager la sensation d'un accès transparent aux contenus (Bolter & Grusin 1999 : 318).

---

<sup>1</sup> Pour une discussion plus détaillée des propriétés de chacun de ces pôles, voir respectivement Dacos & Mounier 2010 ; Dozo & Lapointe 2012.

Or, si l'on cherche à décrire ce que recouvrent ces simulacres de communication immédiate, ou plutôt ce qu'ils produisent comme effets au-delà de leur apparente transparence, on peut très schématiquement distinguer deux axes qui organisent le continuum évoqué.

Le premier concerne l'auctorialité de l'instance remédiateur du savoir. Le geste de remédiation peut en effet être assumé par une subjectivité (plus ou moins) fortement affirmée et représentée, qui autorise l'opération de remédiation, c'est-à-dire la signe, en valide la pertinence, et du même coup s'en autorise pour apparaître comme instance identifiable et authentifiable dans le champ du savoir.

Le carnet de recherches représente le pôle positif de ce premier axe, dans la mesure où, dans la plupart des cas (nous parlons bien ici d'un « prototype »), son dispositif intensifie la présence d'une instance garante des opérations de remédiation (peu importe que cette instance soit effectivement un chercheur individuel ou un laboratoire). Au contraire, la base de données représente le pôle négatif du même axe, dans la mesure où, ici encore de manière prototypique, la présentation des « responsables » du projet de base de données, avec le détail éventuel des différents rôles, est disjointe de toutes les opérations de remédiation dont la base est le lieu et qui, en quelque sorte, sont débrayées dans l'interface de consultation.

Le second axe, solidaire du premier, concerne quant à lui la valeur d'objectivité attribuée au savoir remédié. Le terme d'*objectivité* est sans doute ambigu, mais il renvoie ici au maintien, ou plutôt à la reconstitution aussi fidèle et complète que possible, des coordonnées énonciatives originales, qui définissaient le savoir avant sa remédiation numérique.

Les deux cas prototypiques occupent sur cet axe des positions inverses par rapport à celles de l'axe précédent. C'est cette fois la base de données qui intensifie la valeur d'objectivité, en multipliant les marqueurs d'authentification d'un objet de savoir inscrit dans son contexte premier, et finalement tout entier réduit aux paramètres de cette inscription (date, lieu, auteur, support, etc.). À l'inverse, le carnet de recherches remédie des savoirs en misant plutôt sur leur actualisation, et en privilégiant ainsi les marques de dé-contextualisation / re-contextualisation. Cela a notamment pour effet de rendre ces savoirs solidaires du geste qui les convoque, plutôt que des paramètres qui permettent de les objectiver.

Ces tensions sur les axes de l'auctorialité et de l'objectivité ne sont pas non plus sans effet sur ce qu'on pourrait considérer comme l'aspectualité du procès de remédiation des savoirs. Les pratiques associées respectivement au carnet de recherche et à la base de données sont envisagées, dans le premier cas, selon une perspective inchoative et itérative, dans le second cas, selon une perspective terminative et agrégative.

Le carnet de recherche remédie des savoirs *en tant qu'ils commencent à être remédiés*. Le propre d'un carnet est en effet généralement d'accompagner le processus d'une recherche avant qu'elle soit passée par les instances de validation traditionnelles, comme par exemple la publication en revue. L'imaginaire même du « carnet » comme support implique cette aspectualité inchoative : le carnet est bien ce qui recueille les premières intuitions et les premières hypothèses d'un parcours de recherche. La perspective est également itérative, puisque l'unité de publication du carnet est le « billet », dont le carnet consigne les itérations successives, sans lien nécessaire, sans paradigmatique préalable. On peut bien sûr étiqueter ses billets et distinguer plusieurs catégories dans son carnet, mais ces balises ne font que proposer des parcours de lecture possibles, et n'empêchent jamais de considérer chaque opération de remédiation indépendamment des autres.

L'aspectualité de la base de données est quant à elle tendanciellement terminative, puisqu'elle implique que le procès de remédiation des savoirs ait débuté déjà bien avant la mise en ligne effective de la base de données, qui n'apparaît en somme que comme une phase

conclusive après des opérations d'inventaire, d'encodage, de catégorisation, de balisage, d'interfaçage, etc. Cette aspectualité terminative n'interdit pas le caractère *agrégatif* des pratiques de savoir associées à la base de données : par définition, la base de données mise sur la systématisme, et donc la reproductibilité presque mécanisée et la compatibilité programmée, des opérations de remédiation numérique, qui sont destinées à s'accumuler. C'est souvent la qualité vantée des bases de données : une fois la paradigmatique en place, tout chercheur qui est formé à cette paradigmatique peut la nourrir et fondre son apport singulier dans une grande œuvre collective.

Les dispositifs de remédiation numérique des savoirs, que nous avons ici envisagés de manière simplifiée par le biais de deux formes stabilisées et prototypiques<sup>2</sup>, ne sont donc pas sans effets sur la subjectivation des instances de savoir elles-mêmes (le chercheur, le groupe de recherche, l'utilisateur de base de données, etc.) et sur la manière dont ces instances configurent un objet de savoir en tant que remédié (archivé, patrimonialisé, actualisé, remémoré, ré-itéré, mis en série, etc.).

## 2. Quels sujets de savoir, pour quelles politiques de l'archive ?

Dans l'espace des possibles ainsi ouvert par la schématisation proposée ci-dessus, il s'agit de tracer une voie, de trouver un équilibre, qui permette de rencontrer les avantages des différents formats évoqués.

Certains, comme Marcello Vitali-Rosati, voudraient que les instruments de ce qu'il appelle le « paratexte dynamique » du texte numérique (liens, URL, métadonnées, algorithmes, codes, etc.)<sup>3</sup> achèvent de rendre obsolète la fonction auctoriale traditionnelle et donnent les moyens de repenser la « mort de l'auteur », tant attendue depuis son annonce dans les années 1960 :

Even in the case of academic articles, editorialization is that function making a text accessible and trustworthy and thus allowing its readability. Our perception of texts, as a result, has become progressively affected by this evolution. And, quite naturally in this context, the author has increasingly become an abstraction, a leftover piece from an ancient model of production and circulation of contents. This is why, nowadays, editorialization is substituting the authorial function, thus leading to the actual death of the author figure. [...] it is only thanks to the author's transparency that a group of texts can be linked and can provide their own accessibility, authority and characteristics. And so, the death of the author is not a side effect of the digital space, but rather it is the sine qua non condition allowing the possibility of the existence/development of meaning of digital content. (Vitali-Rosati 2014 : 124-125)

Cette citation est très représentative d'un glissement consistant à passer d'une conception des outils d'édition numérique comme nouvelles marques d'accès à un texte qui secondarisent la fonction auteur traditionnelle, à une conception faisant de la mort de l'auteur la *condition* de la circulation du sens dans l'environnement numérique, ce qui paraît beaucoup moins évident, et en tout cas beaucoup plus idéologique.

Bruno Bachimont parle lui aussi d'un « effacement de l'auteur » dans le document numérique, mais de manière plus nuancée, pour souligner le fait que « [l]e document numérique est à proprement parler un complexe documentaire composé de ressources enregistrées, d'un dispositif de reconstruction du contenu pour l'afficher dans une forme perceptible et intelligible, et finalement des vues reconstruites » (Bachimont 2007 : 223-224).

---

<sup>2</sup> Il conviendrait naturellement d'affiner cette polarisation en montrant notamment quelles inflexions variables elle adopte selon les différentes disciplines, même au sein du seul champ des humanités.

<sup>3</sup> Voir Vitali-Rosati 2014.

En tout cas, ce type de position entre en opposition frontale avec une autre tendance forte, inscrite cette fois dans le champ plus large de l'épistémologie des humanités, qui consiste quant à elle à revendiquer l'inscription de la pensée dans des *gestes* de chercheurs qui puissent être identifiés comme tels et qui, au fond, sont les derniers garants de l'authenticité d'une pensée qui ne peut désormais plus asseoir son autorité sur « une référence au progrès, à la rationalité, à l'universalité » (Debaise & Stengers dir. 2015 : 3). Un collectif récemment publié sous la direction de Didier Debaise et d'Isabelle Stengers revendique ainsi l'importance des « gestes spéculatifs » face aux anciennes « catégories de la pensée moderne » :

Faudrait-il substituer aux catégories de la pensée moderne de nouvelles catégories qui, plus adéquates aux mutations auxquelles nous assistons, nous rendraient par là même capables de les penser ? Nous sommes convaincus qu'aucune nouvelle boussole philosophique ne fera ici l'affaire, qu'aucune théorie générale, tout terrain, ne guidera les réponses que demandent ces mutations. La crise de nos modes de pensée n'est pas seulement celle d'une philosophie qui trouvait dans ces catégories les conditions de possibilités de l'expérience en général, mais aussi celle des sciences humaines (dont la scientificité suppose de donner autorité aux états de choses factuels) et celle de la parole politique [...]. En revanche, parler de « gestes spéculatifs », c'est, pour nous, mettre la pensée sous le signe d'un engagement par et pour un possible qu'il s'agit d'activer, de rendre perceptible dans le présent. [...] Mettre les gestes spéculatifs au pluriel désigne certes la pluralité des situations, mais aussi, et peut-être d'abord, la pluralité de ceux et celles sans lesquels les possibles qu'il s'agit d'activer seraient incapables de gagner consistance, de ne pas être seulement sentis, pensés ou imaginés, mais de faire penser, sentir ou imaginer. (Debaise & Stengers 2015 : 3-4)

D'un côté, donc, la mise à mort de l'auteur par les outils de l'éditorialisation numérique ; de l'autre, la résurrection du corps des sujets pensants, face à la défaite de la pensée moderne et surtout face aux urgences du présent.

Cette urgence à penser le présent rejoint l'autre topique que nous avons dégagée plus haut, et qui concerne non plus l'effacement ou la subjectivation des instances de savoir, mais l'aspectualité selon laquelle sont envisagées les remédiations de savoir.

Sur ce second front, la contribution des disciplines de l'archive est assez avancée et éclairante. Bachimont dénonce ainsi l'« hybris de la préservation » (Bachimont 2010 : 5) qui semble caractériser notre époque et plaide en revanche pour une tout autre politique de l'archive :

Il ne s'agit plus de se reposer sur un passé qui a été plus ou moins prévoyant, qui nous a transmis plus ou moins de son temps pour que nous puissions en hériter. Il ne s'agit plus de vouloir se sentir responsables des générations futures en accumulant le plus possible de traces pour que *leur* mémoire soit possible. Il s'agit au contraire d'assumer notre présent comme tel, de revivre le passé et de le réactualiser pour le comprendre. Et ce travail de la mémoire est sans doute la meilleure manière de transmettre au futur notre passé et notre présent : en léguant non des objets morts et vides, mais une mémoire vivante et active, non des patrimoines objectifs car insignifiants mais un rapport critique et subjectif. (Bachimont 2010 : 6)

Le numérique offre précisément, selon Bachimont, les conditions d'un tel rapport, à condition bien sûr de ne pas le réduire à la fonction d'objectivation patrimoniale des traces : « il s'agit de construire l'appareillage critique propre au numérique pour permettre de plonger nos traces mémorielles numérisées dans les réseaux argumentatifs de leur examen scientifique » (Bachimont 2010 : 27).

C'est une position comparable qu'adopte Claudio Paolucci lorsqu'il essaie de cerner la figure d'un « nouvel archiviste » pour les disciplines des Humanités, qui tire toutes les conséquences des mutations que la numérisation fait subir aux concepts même d'archive et de patrimoine, et de la violation de la loi foucaldienne de la « rareté » des énoncés : « Si le

patrimoine est en effet un bien, une valeur, et comme tel il doit être transmis, qu'arrive-t-il quand tout est transmissible, y compris ce qui n'a pas de valeur ? » (Paolucci 2013 : 79). Inspiré d'une sémiotique de la culture puisée chez Eco et Lotman, Paolucci pointe alors la nécessité d'une pratique archivistique qui prenne la mesure de l'*hétérogénéité* constitutive des formats de savoir : « Et la structure de l'archive du savoir doit savoir sélectionner cette hétérogénéité dans la même mesure dans laquelle il doit savoir la rendre. Les encyclopédistes savaient parfaitement que l'univers des connaissances vit sur cette tension entre l'organisation et la restitution de l'hétérogénéité » (*ibid.* : 98). Alors que les formats d'encodage et les moteurs de recherche dominants sur le Web privilégient la normalisation et la réduction de l'hétérogène, Paolucci en appelle à une « nouvelle politique culturelle de la valorisation et de la construction du patrimoine numérique, capable de faire face aux tendances à la neutralité et à l'indécidabilité qui caractérisent les formes de patrimonialisation contemporaines » (*ibid.* : 101).

Ce vœu, nous le partageons au sein du groupe GENACH, et c'est bien ce qui anime en profondeur la politique de l'archive que nous essayons de mettre en œuvre, à la très petite échelle qui est la nôtre.

C'est ce que nous allons à présent tenter d'illustrer à partir du cas précis de la plateforme numérique élaborée par le collectif. Celle-ci entend expérimenter une forme de remédiation numérique des savoirs qui tienne l'équilibre auctorial et aspectuel dont nous avons parlé plus haut, et qui corresponde à la politique de l'archive que nous venons d'évoquer avec Bachimont et Paolucci.

### **3. La plateforme du groupe GENACH : montages et graphes**

La plateforme « Genèse et actualités des Humanités critiques »<sup>4</sup> héberge d'une part une présentation assez classique du projet, des membres, les communications relatives aux actualités et activités du groupe, etc. et, d'autre part, le laboratoire du groupe GENACH, qui est tout à la fois un espace documentaire et un espace de travail.

L'espace documentaire sert à archiver des productions culturelles de toutes natures. Sa structure est fondée sur le concept de fiche, de plusieurs types : « Acteurs », « Annotations », « Étiquettes », « Événements », « Lieux », « Productions » et « Ressources ». Ces fiches sont naturellement inter-reliées : un acteur peut avoir contribué à la création d'une production culturelle, être né dans tel ou tel lieu, être l'objet de telle ou telle ressource documentaire, etc.

Les fiches « productions culturelles » jouissent au sein du modèle de données d'un statut central. À chaque type de production culturelle sont associés des champs distincts : un éditeur et une collection pour un roman, un périodique pour un article, un diffuseur pour une émission de radio ou de télévision, etc. La structure de l'espace documentaire étant relativement souple, il est très facile d'ajouter, au besoin, de nouveaux types pour prendre en compte d'autres phénomènes culturels.

Ce sont ces fiches « productions culturelles » qui peuvent être annotées à l'aide de ce qui nous semble constituer l'une des fonctionnalités les plus originales de la plateforme, son module de segmentation, d'annotation, et de montage de ressources documentaires, module qui est au fondement même de notre projet d'infrastructure. Ces opérations peuvent viser soit un extrait textuel tiré de la production ciblée, soit un extrait d'une ressource associée (un segment

---

<sup>4</sup> URL : <http://genach.uliege.be>. Actuellement encore en construction, sa mise en ligne est prévue pour le printemps 2018. La description que nous en donnons ici se fonde donc sur une version provisoire, susceptible d'amendements et de développements ultérieurs.

d'un fichier audio par exemple ou bien un extrait d'un document PDF), soit l'ensemble de la production ciblée<sup>5</sup>.

Les annotations intègrent ainsi les gestes du chercheur aux ressources de l'espace documentaire, et permettent de faire de celui-ci un espace de travail. En effet, par ses annotations, le chercheur peut tisser des liens entre des ressources archivées dans l'espace documentaire et proposer ainsi des montages originaux entre des productions culturelles qui n'auraient *a priori* aucune connexion nécessaire dans une base de données traditionnelle. De la sorte également, l'espace documentaire se nourrit des gestes opérés dans l'espace de travail, puisque chaque mobilisation, par un chercheur, d'une nouvelle ressource dans une opération de montage suppose que cette ressource intègre l'espace documentaire partagé<sup>6</sup>.

La plateforme n'a donc pas été conçue comme un lieu de patrimonialisation numérique de matériaux compilés dans une visée exhaustive, et destinés éventuellement à la recherche. Elle se veut plutôt un accès à la « cuisine interne » d'un collectif : le geste du chercheur s'y inscrit de façon dynamique, par des opérations de montage entre différentes productions culturelles décrites dans l'espace documentaire. En outre, cette interpénétration entre l'espace de travail et l'espace documentaire rend du même coup immédiatement coprésentes et *a priori* indistinctes les sources primaires et les sources secondaires, puisque ces liens créés par le chercheur, que représentent les montages, constituent des fiches à l'instar des autres *items* (acteurs, événements, productions etc.), qui peuvent ensuite elles-mêmes faire l'objet d'un montage ultérieur.

Quel usage peut-on faire d'un tel dispositif, cette fois en réception ? L'infrastructure offre à ses usagers plusieurs points d'entrées dans l'espace documentaire. L'outil de recherche avancée, relativement traditionnel, permet d'effectuer des requêtes croisées très précises. On peut ainsi, par exemple, consulter rapidement la liste des montages publics créés par tel chercheur, de type « Extrait de ressource » ou « Extrait textuel », et ciblant les textes de tel auteur. Cet outil, bien que très puissant, est peu dynamique, et un peu rébarbatif. Il reconduit surtout la nécessité d'une requête déjà formulable *a priori* par l'utilisateur. L'autre *output* traditionnel possible consiste quant à lui en la production, par le chercheur, d'une forme textualisée<sup>7</sup>, linéaire, de son travail (un article, ou un billet par exemple, éventuellement nourri d'hyperliens). Ici encore, il nous semblait que ce type d'usage – bien qu'il puisse trouver une utilité comme porte d'entrée possible vers le laboratoire – appauvrissait le dynamisme potentiel du dispositif, qui tient précisément à montrer que le processus de remédiation numérique des savoirs peut produire lui-même de nouveaux formats de savoirs.

Nous avons ainsi développé plusieurs outils interactifs de visualisation et d'analyse de données : des cartes géographiques – les lieux encodés dans l'espace de travail sont géolocalisés –, des frises temporelles – on peut par exemple visualiser l'étalement chronologique de la production d'un même auteur –, mais surtout des graphes de ressources, destinés à rendre (visuellement) sensibles des parcours de recherche singuliers, à matérialiser

---

<sup>5</sup> Ces fonctionnalités constituent, à l'instar du modèle de données qui sous-tend le service d'annotation web Hypothes.is, une implémentation du *Web annotation data model*, un modèle de données recommandé par le W3C (le World Wide Web Consortium) depuis février 2017 (voir <https://www.w3.org/TR/annotation-model/>).

<sup>6</sup> Bien évidemment, chaque utilisateur est libre de décider ce qui, dans les informations qu'il encode, pourra être partagé avec le reste des usagers de l'infrastructure. Il peut ainsi très bien décider de se constituer un espace de travail personnel où seront stockées ses annotations et ses extraits de ressources, et un espace public où une partie de son travail pourra être mise en valeur et, éventuellement, récupérée, réutilisée par d'autres chercheurs.

<sup>7</sup> Nous entendons ici *forme textualisée* au sens linguistique traditionnel du terme : le récit d'une recherche en cours ou l'exposé des résultats d'une recherche par le moyen d'un texte écrit. On trouve cependant un autre usage du concept, qui fait de la *textualisation* un « lieu de médiation entre texte et pratique » (Dondero 2014 : 15), comme pourraient l'être par exemple les traces de pratiques de savoir sous la forme d'images ou de vidéos. De ce point de vue, les graphes issus des montages peuvent apparaître comme des *textualisations*.

un processus de réflexion, mais aussi, du même coup, à suggérer de nouveaux modes d'exploration de l'espace documentaire.

Les graphes<sup>8</sup> se présentent visuellement comme des constellations construites par un chercheur autour d'une production culturelle, à laquelle sont associés d'autres *items* documentaires. Les liens représentés peuvent être de deux types :

- ceux motivés par les métadonnées des *items* de l'espace documentaire, qui exploitent donc la paradigmatique stabilisée de l'archive ; p. ex. le lien entre un texte et son auteur, ou entre un article et le périodique auquel il appartient, etc. ;
- ceux créés uniquement par le geste du chercheur dans ses opérations de montage, non motivées par la paradigmatique déjà donnée par l'espace documentaire ; p. ex. le lien entre l'extrait d'un texte de Benjamin et celui d'un texte de Bourdieu, normalement non apparentés, ou le lien entre tel extrait audio et tel extrait vidéo, unis par un motif qu'il appartient au chercheur d'avoir mis en lumière.

Les graphes permettent ainsi de visualiser d'un même coup d'œil les fiches correspondant à des productions culturelles « patrimoniales » ou primaires, objectivée par leur inscription dans un contexte de production déterminé et clos, et celles produites par le travail du chercheur, qui portent l'empreinte de la subjectivité de sa démarche. Ils permettent ainsi d'interroger ce que devient le geste de remédiation du chercheur qui travaille sur des productions culturelles et les met en réseau, lorsque son propre travail est lui-même engagé dans une médiation informatisée qui est celle de la plateforme.

En outre, les graphes peuvent faire l'objet de visualisations assumant différents degrés de complexité. La génération de graphes à partir de telle production culturelle recensée dans l'espace documentaire permet en effet la sélection de filtres et de niveaux de relations plus ou moins nombreux.

Ainsi, à partir de tel texte (par exemple un chapitre de livre), on peut choisir de visualiser uniquement les liens motivés qui existent déjà dans l'espace documentaire, en choisissant les filtres « acteurs », « productions culturelles » et « ressources ». Au niveau 1, la production est liée à son auteur, à la monographie dont elle est issue et à la ressource associée (le PDF du texte). Le niveau 2 permet de visualiser un cercle supplémentaire de relations associées aux nœuds précédemment affichés, et fournies encore par les productions culturelles encodées dans l'espace documentaire.

Si l'on choisit ensuite d'afficher les annotations créées sur les différentes productions culturelles par les chercheurs (voire par tel chercheur en particulier), et les opérations de montage qui en découlent, on obtient alors des trajectoires et des constellations documentaires plus singulières, qui peuvent à chaque fois offrir des occasions de reconfigurer la démarche exploratoire : chaque nœud du graphe peut devenir instantanément le centre d'un nouveau graphe, c'est-à-dire d'une nouvelle cartographie fragmentaire de l'archive.

Enfin, chaque état de graphe<sup>9</sup> peut lui-même être exporté en tant que ressource dans l'espace documentaire, archivable et réappropriable, susceptible donc de devenir lui-même le

---

<sup>8</sup> Cette solution graphique s'approche de ce que Francesco Galofaro a montré à propos du *Dictionnaire* de Greimas (Galofaro 2017) ; nous remercions Nicolas Couégnas pour cette information.

<sup>9</sup> Par « état de graphe » on peut entendre à la fois, en synchronie, un degré de complexité dans la visualisation des nœuds d'un graphe et, en diachronie, une étape dans les opérations de montage appliquées à partir d'une production culturelle, dont l'évolution dépend autant de l'évolution des hypothèses de travail des chercheurs que de l'évolution de la configuration de l'espace documentaire.



nœud d'un futur montage, ou d'être intégré directement au sein des billets et articles produits par les chercheurs du groupe.

Au terme de ce rapide tour d'horizon du dispositif – encore loin d'être définitif, rappelons-le, et qui n'a d'ailleurs pas vocation à le devenir, puisque son développement sera nécessairement continu –, on peut pointer plusieurs pistes de réflexion encore ouvertes. Ainsi, les quelques dossiers de travail qui ont jusqu'à présent nourri l'espace documentaire ne permettent pas encore de stabiliser un protocole d'encodage, ni de rendre compte de la pluralité des problèmes auxquels le dispositif se trouvera confronté. Sur le graphe, les modalités d'affichage à partir des nœuds devront être évaluées, pour gagner en possibilité de personnalisation et faciliter la lisibilité. On s'interroge aussi sur le fait de permettre ou non aux graphes exportés de se voir modifiés ultérieurement par l'intégration d'*items* encodés dans la base de données après leur génération. Cette possibilité pousserait jusqu'au bout la logique d'une appropriation et d'un enrichissement continus des outils de travail, mais poserait de manière aigüe la question de l'auctorialité des graphes, ou obligerait à assumer radicalement le caractère collectif de la production et de la circulation des savoirs<sup>10</sup>. Nous ne prétendons donc pas du tout avoir trouvé la formule magique d'une « bonne » remédiation numérique des savoirs, puisqu'on voit qu'à chaque nouvelle possibilité de travail que nous voulons développer, se pose la question des modalités d'accroissement et d'exploitation cumulative de l'archive, et de son interopérabilité avec les formats du Web existants. Cela nous confronte constamment à la question de savoir jusqu'à quel point nous tenons au modèle de la « base de données », jusqu'à quel point nous sommes prêts à assumer celui du « carnet de recherches », pour lui faire assumer une vraie dimension de remédiation des savoirs, collaborative et appropriable.

## Références bibliographiques

BACHIMONT Bruno (2007). *Ingénierie des connaissances et des contenus. Le numérique entre ontologies et documents*, Paris, Hermès-Lavoisier.

BACHIMONT Bruno (2010). « La présence de l'archive : réinventer et justifier », *Intellectica* 2010/1.

BOLTER Jay David & GRUSIN Richard (1999). *Remediation: Understanding New Media*, Cambridge, Mass., MIT Press.

DACOS Marin & MOUNIER Pierre (2010). « Les carnets de recherche en ligne, espace d'une conversation scientifique décentrée », in Christian Jacob (éd.), *Lieux de savoir. 2. Gestes et supports du travail savant*, Paris, Albin Michel. En ligne : [http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic\\_00439849/document](http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00439849/document)

DEBAISE Didier & STENGERS Isabelle (dir., 2015), *Gestes spéculatifs*, Paris, Les Presses du Réel.

DONDERO Maria Giulia (2014), « Sémiotique de l'action : textualisation et notation », *CASA – Cadernos de Semiótica Aplicada*, 12-1, p. 15-57. En ligne : <http://orbi.ulg.ac.be/handle/2268/169929>

---

<sup>10</sup> Nous prévoyons aussi de publier, et ce, grâce à la mise en place d'une API publique, nos ressources sur le web de données ouvertes (au format JSON-LD). Processus délicat qui nécessitera la mise en place d'une ontologie qui respecte toute la richesse de notre modèle de données tout en étant la plus compatible possible avec les schémas, ontologies et vocabulaires fréquemment utilisés.

Dozo Björn-Olav & LAPOINTE Olivier (2012), « Enjeux de la constitution et de l'exploitation de bases de données en sociologie de l'art et de la culture », *Globe: Revue internationale d'études québécoises*, 15 (1-2), p. 41-64. En ligne : <https://doi.org/10.7202/1014625ar>

GALOFARO Francesco (2017). « Mapping e data-mining del *Dizionario* di Greimas », communication orale, colloque *La semiotica e Wikipedia*, Urbino, 22-23 septembre 2017.

PAOLUCCI Claudio (2013). « Archive, patrimoine et mémoire. Un regard sémiotique sur la tiers-mondialisation du savoir à l'ère de la numérisation », in Valentine Frey & Matteo Treleani (dir.), *Vers un nouvel archiviste numérique*, Paris, INA, p. 75-103.

VITALI-ROSATI Marcello (2014), « Digital Paratext, Editorialization and the Very Death of the Author », in Nadine Desrochers & Daniel Apollon (dir.), *Examining Paratextual Theory and its Applications in Digital Culture*, Information Science Reference, p. 110-127.